

souvent « à cheval entre le profane et le religieux » (p. 15), et qui pouvaient tout aussi bien se réunir dans des thermes que dans des temples, dans des édifices ouvrant sur le forum comme dans des salles proches de leur lieu d'activité artisanale ou commerciale ; de là, cette « nébuleuse d'espaces, de formes et de modèles, difficiles à circonscrire avec des critères strictement typologico-formels » (p. 21). Rares sont aussi les sites où un lien précis peut être établi entre local collégial et inscription ; E. Rosso l'a bien montré en regroupant ici (p. 93-114) cinq cas exemplaires de collèges qu'une statue de *genius* d'une association déterminée permet d'identifier en toute certitude. Une première partie de ce gros volume (p. 29-199) est consacrée, en effet, à ce problème même de contextualisation spatio-temporelle des locaux de réunion : à l'époque républicaine, à travers la documentation épigraphique (B. Díaz Ariño), sur quelques sites de l'Égypte gréco-romaine (E. Subías Pascual), dans l'Athènes hellénistique, pour quelques associations culturelles (St. Skaltsas). Les collèges funéraires ne sont pas oubliés (N. Laubry) ; les collèges militaires non plus (S. Perea Yébenes). Fr. Van Haepere s'intéresse à la vie religieuse des associations d'Ostie ; D. Gorostidi Pi revient sur les relations du collège des dendrophores de Tusculum avec son bienfaiteur Sex. Octavius Felicianus ; C. Vincent se penche sur l'intéressant parallèle que pourraient offrir, à certains égards, les lieux de réunion des confréries médiévales. Une deuxième partie (p. 201-275) réédite très utilement les quatre articles que B. Goffaux avait consacrés aux *scholae* et collèges dans la *Revue belge de philologie et d'histoire* (2008), le *Bulletin de l'Association Pro Aventico* (2010), la *Revue des études anciennes* (2011) et le volume collectif sur les *Collegia* (2012), déjà évoqué ci-dessus. Le dossier hispanique de ces locaux associatifs constitue la troisième partie (p. 277-524) du volume ; il est introduit par une série d'articles de fond (p. 279-367) regroupant l'ensemble de la documentation épigraphique (S. Ordóñez Agulla) ou abordant le cas des *iuuenes* (J. R. Carrillo Díaz-Pinés) et celui des groupements de marchands italiens de l'époque républicaine, à Caminreal et *Andelo* (Fr. Beltrán Lloris) ; la partie portugaise de la Lusitanie y est présente avec l'exemple de divers locaux de *Conimbriga* (V. H. Correia). Suit alors le catalogue, classé par provinces (Tarraconaise, Bétique, Lusitanie) de 29 salles qui ont été ou pourraient être considérées comme sièges de collèges, avec description, plan, photos et toute la bibliographie correspondante. Que n'a-t-on semblable recensement pour les autres régions de l'Empire ! Point de départ obligé, désormais, pour toute nouvelle approche d'un problème complexe et difficile à appréhender sur le terrain, ce gros volume rendra, on s'en doute, d'éminents services.

Jean Ch. BALTZ

Peter SCHOLZ & Dirk WIEGANDT (Ed.), *Das kaiserzeitliche Gymnasion*. Berlin, Walter De Gruyter & Co, 2015. 1 vol. relié, 17,5 x 24,5 cm, vi-250 p. (WISSENSKULTUR UND GESELLSCHAFTLICHER WANDEL, 34). Prix : 95,95 €. ISBN 978-3-05-004641-9.

Ce petit ouvrage collectif rassemble les actes d'un colloque international tenu en 2007 à la Johann Wolfgang Goethe-Universität de Frankfurt. Traitant du gymnase à l'époque romaine impériale, il fait suite au volume *Das Hellenistische Gymnasion* publié en 2004 par D. Kah et P. Scholz. Tous deux s'insèrent dans un projet de

recherche plus large consacré aux transferts de savoirs entre les mondes hellénistique et romain. L'agenda est ambitieux : à la fois institution, ensemble de pratiques éducatives et espace architectural, le gymnase incarne tout particulièrement les identités culturelles en négociation durant la période cruciale étudiée ici. Cet angle d'attaque, nécessairement interdisciplinaire, est exposé dans l'introduction générale par P. Scholz et D. Wiegandt (p. 1-10) : compilant les travaux d'historiens de l'Antiquité, archéologues, épigraphistes et philologues, l'ouvrage, loin de se vouloir exhaustif, se présente comme un état des lieux de la recherche et ouvre des perspectives futures. Il ambitionne en particulier d'examiner de façon plus nuancée la *communis opinio* postulant un déclin généralisé de l'institution à la période romaine ou, à tout le moins, un basculement définitif vers les activités de loisir – symbolisé par l'adjonction fréquente de bains chauffés – au détriment des fonctions éducatives traditionnelles, qu'elles soient militaires, intellectuelles ou sportives. L'introduction est augmentée d'une bibliographie scientifique exhaustive sur le sujet couvrant les années 2000 à 2014, qui vient compléter celle de la monographie de 2004. À celle-ci s'ajoute l'abondante bibliographie spécialisée à la fin de chaque article. Les deux premiers traitent des perceptions et attitudes des Romains face à l'institution du gymnase. W. Orth (p. 11-24) revient sur le regard bien connu de certaines élites romaines sur cette institution centrale du monde grec, perceptible dès le II^e siècle av. J.-C. ou plus tard chez de nombreux auteurs comme Plinie et Cicéron. À l'instar des activités sportives ou agonistiques en général, le gymnase est fustigé comme lieu d'amollissement de la jeunesse, de l'indécence dans la nudité, du gaspillage de précieuses ressources en huile. Orth évalue ces critiques dans un contexte plus large : au-delà des discours de l'élite, la *praxis* du gymnase était populaire dans l'Occident romain, dans une acception plus large toutefois que les activités militaires, physiques ou éducatives traditionnelles. Lieu du repos méditatif ou de l'étude, le gymnase est loin d'avoir une réputation totalement négative, en ce compris chez certains intellectuels en disposant, à titre privé, dans leur villa. Dans l'Orient hellénisé, le maintien du rôle socio-culturel central du gymnase est mieux connu ; les nombreuses sources écrites traitant de la gymnasiarchie et de l'évergétisme sont envisagées en détail dans d'autres articles de la monographie. C. Mann (p. 25-46) s'intéresse ensuite au cas bien connu de la ville de Rome : retraçant, sur fond de dédain officiel pour les activités gymniques « à la grecque », le développement des thermes impériaux, il note l'ambiguïté de la terminologie en vigueur dans les textes. Les mots *thermae*, *gymnasion*, *balaneion*, ... semblent invariablement désigner ces complexes dans lesquels, par ailleurs, les activités sportives et intellectuelles sont loin de s'effacer face à la popularité croissante du bain chauffé. Mann met lui aussi en évidence une distorsion manifeste entre discours officiel ou littéraire d'une part, popularité des *agones* et *praxis* des thermes, d'autre part. Les éléments objets d'un jugement négatif chez les uns – activités sportives et intellectuelles « à l'ancienne », usage de l'huile, mixité (jusqu'au II^e siècle) et nudité (sans doute partielle) – sont bien attestés par les sources durant les premiers siècles de l'Empire. Mann explique de façon convaincante cette apparente dichotomie entre discours et *praxis* : le débat de positionnement identitaire entre Rome et la Grèce se joue selon lui à un niveau plus large que celui du gymnase ou des *agones* qui, ne concurrençant pas en soi les valeurs militaires et politiques centrales chez les Romains, représentent des valeurs qu'on peut, à la rigueur, dédaigner plutôt qu'une

réelle menace à l'ordre établi. Trois articles sont ensuite consacrés à la dimension intellectuelle, éducative et religieuse du gymnase. M. Hose (p. 47-62) investigate la présence plus que discrète de l'institution gymnique dans les écrits de la Seconde Sophistique. Le sophiste prend volontiers distance avec le gymnase, perçu comme le lieu d'activités superflues, dans un contexte changeant de rapport au corps. Dans ce cadre, Hose souligne le rôle marginal du gymnase, institution au rayonnement intellectuel limité au cadre local, comme lieu des grands discours sophistiques, ceci expliquant sa discrétion dans les textes. Dans une contribution plus confuse, D. P. Kehoe (p. 63-78) porte sur le gymnase son regard d'historien de l'économie, en interrogeant la contribution de l'institution gymnique et, à travers elle, de l'éducation au sens large à l'économie romaine. Soulignant le rôle primordial de la *familia*, il attribue au gymnase un rôle plus limité dans l'éducation des masses, tout en reconnaissant l'importance, pour l'économie, des activités agonistiques et évergétiques en lien avec celui-ci. L. D'Amore (p. 97-110) étudie ensuite l'importance de l'éducation à l'art et à la littérature dans le monde hellénistique, de même que l'importance du culte des Muses dans le contexte du gymnase, insistant sur le maintien de ces pratiques à l'époque impériale. P. Scholz (p. 79-96) dédie un article très fouillé aux gymnasiarques. Sur base de documents épigraphiques issus d'Asie Mineure, il souligne le contraste entre le prestige inhérent à cette magistrature annuelle dans le monde grec, et son évolution en liturgie financière à l'époque impériale, sur fond d'évergétisme exacerbé. L'ampleur de la fonction et ses exigences financières croissantes imposèrent à terme une plus grande flexibilité de la charge, matérialisée à travers diverses formes d'itération, d'extension à plusieurs cités, de transmission héréditaire, de prise en charge à vie ou posthume. À l'instar d'autres magistratures anciennes, la gymnasiarchie se transforme *de facto* en un processus évergétique monopolisé par les riches familles, en ce compris des femmes. Cette évolution – c'est important – apparaît toutefois en germe dès l'époque hellénistique tardive : la formulation des inscriptions révèle dès cette époque la monopolisation progressive de cette charge prestigieuse et exigeante par les groupes sociaux les plus favorisés. Ce processus est ensuite illustré de façon pertinente par trois études de cas, d'ordre essentiellement épigraphique : Aphrodisias (A. Chaniotis, p. 111-132), Metropolis (B. Dreyer, p. 133-148) et les provinces de Syrie et d'Arabie (F. Daubner, p. 149-166). La majeure partie des documents renvoie, sans surprise, à la figure du gymnasiarque, aux catégories d'âges concernées par l'institution gymnique et aux pratiques évergétiques en contexte gymnique ou agonothétique. On notera, concernant les régions hellénisées de Syrie et d'Arabie, la vivacité de l'institution du II^e siècle av. J.-C. aux premiers siècles de notre ère ; Daubner s'attache également aux nombreux témoignages liant gymnasiarchie et manifestations du culte impérial dans cette région. Les deux derniers articles envisagent le volet archéologique de l'évolution du gymnase aux époques hellénistique et romaine. On retiendra en particulier l'article de M. Trümper (p. 167-222) – dans la lignée de son abondante bibliographie sur la culture du bain dans le monde gréco-romain – qui retrace en détail l'évolution architecturale et fonctionnelle des gymnases de Pergame, Milet et Priène. Au-delà de différences inhérentes aux trajectoires urbaines respectives, l'image renvoyée par les travaux d'extension et, surtout, de rénovation, est loin de refléter un déclin généralisé. Dès l'époque hellénistique tardive – il s'agit bien, encore une fois, du réel point de basculement – l'évo-

lution des gymnases se traduit par une modernisation des équipements. Si cette évolution culmine avec l'adjonction de bains à la romaine, elle ne s'accompagne pas d'une disparition des fonctions traditionnelles du gymnase, les espaces voués au sport et à l'éducation étant maintenus ou modernisés. Pour terminer, M. Steskal (p. 223-244) s'attache aux établissements nouveaux du type « thermes-gymnases », à la popularité grandissante dans l'Asie Mineure impériale. Même s'il dépasse avec difficulté le paradigme aujourd'hui galvaudé de l'acculturation, l'analyse architecturale et fonctionnelle de ces complexes dément à la fois la disparition totale des activités traditionnelles du gymnase au profit du bain, de même que l'hypothèse d'un déclin rapide. Les dossiers éphésien et milésien, bien documentés, attestent de modifications architecturales, fonctionnelles ou décoratives d'ampleur jusqu'aux IV^e et V^e siècles. Même si on peut regretter l'absence d'études de cas traitant de la Grèce et de l'Égypte, ainsi que d'une analyse globale des modalités du déclin final de l'institution, cette monographie propose une vision nuancée et convaincante des diverses facettes du gymnase à l'époque impériale en confrontant discours, perceptions, pratiques et architecture. On retiendra également l'abondante bibliographie traitée.

Julian RICHARD

Rubina RAJA (Ed.), *Contextualizing the Sacred in the Hellenistic and Roman Near East. Religious Identities in Local, Regional, and Imperial Settings*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol., 254 p., nombr. ill. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 8). Prix : 120 € + taxes. ISBN 978-2-503-56963-5.

Depuis son lancement en 2014 par les éditions Brepols (cf. *AC* 85 [2016] p. 535-539), la collection "Contextualizing the Sacred" connaît un rythme de parution soutenu. Ce huitième volume réunit quinze communications présentées lors d'un colloque organisé en 2008 à Aarhus. Si, en raison du délai de publication, plusieurs contributions ont perdu de leur fraîcheur, l'ouvrage reste intéressant dans la perspective qu'il tend à dégager en posant deux questions majeures : est-il possible de cerner une identité religieuse antique et si oui, comment ? Quels sont en particulier les pièges qui guettent l'historien qui, à défaut de trouver un os à ronger dans des sources écrites qui, pour l'époque hellénistique par exemple, font cruellement défaut, leur substitue des vestiges de culture matérielle passés entre les mains – les couffins, les carnets de fouille, l'esprit – de l'archéologue, pour fonder ses propositions ? Belle initiative donc, pour une enquête qui concerne essentiellement ici le Levant, de l'époque hellénistique à l'époque byzantine. Il n'est pas question de rendre justice à l'ensemble des communications dont Rubina Raja, l'infatigable éditrice de ce volume et de la collection, présente les enjeux dans son article introductif « A Quest for New Lines of Enquiry » (p. 1-10). L'ouvrage propose diverses approches, tantôt synthétiques (M. Gawlikowski pour les cultes et lieux de cultes de la Syrie romaine, R. Wenning pour le monde nabatéen préromain), tantôt ponctuelles, à travers différentes études de cas (e.g. indices de présence de divinités macédoniennes en Asie Mineure et Syrie par F. Daubner, relations de l'autorité romaine aux cultes locaux par R. Haensch, identités chrétiennes non chalcédoniennes dans le Levant du VI^e s. par V. Menze...). Certains travaux exploitent les sources écrites, littéraires pour T. Kaizer (que nous enseignent